

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(25 août - 7 septembre\)](#)[Item](#)[34. Lisieux, Jeudi 7 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

34. Lisieux, Jeudi 7 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Discours du for intérieur](#), [Relation François-Dorothée](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1837-09-07

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitJ'aurai recours au même expédient. J'écrirai deux lettres coup sur coup pour que vous ne soyez pas un jour sans lettre.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°68/96-97

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 137, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/28-31

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
TranscriptionN°34 Lisieux- Jeudi matin

J'aurai recours au même expédient. J'écrirai deux lettres coup sur coup pour que vous ne soyez pas un jour sans lettre. J'y ai du mérite. Vous savez que je n'aime pas les décadences. Quelle décadence ! La parole est déjà si inférieure à la pensée ! Que l'écriture est inférieure à la parole ! Nous sommes étrangement soumis aux circonstances matérielles de la vie : rien n'est changé en moi, rien en vous ; le fond des âmes, le fond des choses est absolument le même. Bien plus, notre moyen de manifester, d'exprimer notre âme est le même ; toujours des mots, rien que des mots, des mots français tant que la langue en peut fournir. Mais les mots au lieu de les dire, il faut les écrire ; au lieu de passer en une seconde de mes lèvres à votre oreille. Et faut qu'il aillent, collés sur ce papier traverser je ne sais combien de lieues, je ne sais combien d'heures pour arriver à vous. Et tout est changé ! Et loin de dire tout ce que je pense, je n'écris pas la millième partie de ce que je dirais ! Et les mots que je vous envoie tombent de mon âme lentement, lourdement comme de la glace comme du plomb ! Et dans ce moment même, dans ce que je vous dis là, que fais je ? J'observe, je disserte, en moraliste en spectateur, il n'y a là rien de vrai rien de réel ; Je sens autre chose, que ce que j'exprime, je pense à autre chose, qu'à ce que je vous dis. Ah, j'ai mille fois raison, Madame, de ne pas aimer les décadences ; mais, sinon les pires, du moins les plus incommodes de toutes sont celles qui ne sont qu'apparentes, et au sein desquelles le fond toujours le même, toujours aussi animé, aussi riche, ne paraît plus que sous une forme misérablement terne, courte, insignifiante. C'est comme si le soleil toujours ardent et brillant à son foyer, ne pouvait plus envoyer sur le monde qu'une lumière pâle et froide. Pour peu qu'il eût conscience de lui-même, il en souffrirait cruellement. J'en reste là. Je m'ennuie de mes comparaisons de mes réflexions. Je me raccoutumerai à écrire, je réapprendrai à oublier les immenses intervalles d'espace, de temps, qui nous séparent et les sacrifices qu'il faut leur faire. Mais aujourd'hui, je ne puis pas. J'ai encore les yeux pleins de ce que je voyais les oreilles charmées de ce que j'entendais il n'y a pas seize heures Vous écrire me distrait de vous. En cessant je vous verrai, je vous entendrai encore. Je l'aime mieux. Permettez-moi de vous dire adieu. C'est en vous disant adieu que je vous retrouve. Adieu donc. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 34. Lisieux, Jeudi 7 septembre 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1837-09-07

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 15/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/941>

Copier

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur137

Date précise de la lettreJeudi 7 septembre 1837

Heurematin

DestinataireBenckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à

l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionLisieux (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

J'aurai recours au même expédient. J'écrirai deux lettres l'une sur l'autre pour que vous ne sachiez pas un jour sans lettres. J'y ai du mérite. Vous savez que je n'aime pas la rédaction. Quelle rédaction ! La parole est déjà si inférieure à la pensée ! L'écriture est inférieure à la parole ! Pour moi, étrangement soumise aux circonstances matérielles de la vie : rien n'est étrange en moi, rien en vous, le fond des ames, le fond des choses est absolument le même. Rien plus, notre moyen de manifester, d'exprimer notre ame est le même : longueur des mots, rien que des mots, des mots français, tant que la langue en peut fournir. Mais le mot, au lieu de le dire, il faut le écrire ; au lieu de passer en une seconde de ma tête à votre oreille, il faut qu'il aille, collé sur ce papier, traverser je ne sais combien de lieues, je ne sais combien d'heures, pour arriver à vous. Et tout en change ! En vain de dire tout ce que j'ai pu. Je n'écris pas la millième partie de ce que j'ai dit.

les mots que je vous envoie tombent de mon ame
lentement, lourdement, comme de la glace, comme
du plomb ! Et dans ce moment même, dans ce
que je vous dis là, que fais-je ? D'observer, je
distille, en moraliste, en spectateur, il n'y a là
rien de vrai, rien de réel ; je suis autre chose que
ce que j'exprime, je pense à autre chose qu'à ce
que je vous dis. Ah, j'ai mille fois raison, Madame
de ne pas aimer les décadences ; mais, d'innom-
brables pires, du moins les plus incommodes de toutes,
sont celles qui ne sont qu'apparences, et au sein
desquelles le fond toujours le même, toujours aussi
animé, aussi riche, ne paraît plus que sous une
forme hideusement triste, courte, insignifiante.
C'est comme si le soleil, toujours ardent et
brillant à son foyer, ne pouvait plus envoyer sur
le monde qu'une lumière pâle et froide. Vous
peu qui eût conscience de lui-même, il en
souffrirait cruellement.

J'en reste là. Je m'imagine et me compare
de mes réflexions. Je me raconterai à l'écrit,
je rappellerai à moi-même les immenses intérêts
d'espace, de temps, qui nous séparent et les sacrifices
qu'il faut leur faire. Mais aujourd'hui, je ne puis

pas. J'ai encore les
les oreilles charmées,
seize heures. Plus
je vous verrai, je
mieux. Permettez
en vous disant
adieu donc.

pas. J'ai encore les yeux pleins de ce que je voyais
les oreilles charmées de ce que j'entendais et n'y a pas
longs heures, Muséum me distrait de vous. En ce moment
je vous verrai, je vous entendrai encore. Je t'aime
si bien. Permettez-moi de vous dire adieu. C'est
la chose que je vous disais adieu que je vous retrouve,
à quel point
adieu donc.

En

mon, Madame,
si non
de de tout,
et au sein
jeunes aussi
sans une
signifiante
ent de
envoyer sur
et. Vous
il en

comparaison
et de l'école;
intermédiaire
les camps
si, je ne puis